

Dynamique urbaine au Sahara

Marc COTE

Il faut aborder les villes et l'urbanisation dans leurs traits génériques. Mais également dans leur spécificité à tel ou tel espace. Or le territoire saharien a un rapport particulier à la ville.

Tout d'abord parce que, contrairement à ce que l'on croit souvent, l'urbanisation y est plus massive et plus rapide qu'ailleurs. Ainsi, pour les 10 wilayate sahariennes, le taux d'urbanisation au recensement de 1987 était de 61%, alors qu'il était de 50% pour le Nord du pays. Et il a connu une progression plus rapide au cours de la dernière période intercensitaire (1977-87) que dans le reste du pays : 7,2% de croit annuel urbain, contre 5,3%.

Mais l'urbanisation y est originale également par les formes qu'elles revêt, qui ne sont pas assimilables à celles qu'elles présentent dans le Nord du pays. Formes identifiées ici non à travers le style de bâti existant -type Ksar ou autre- mais à travers la taille et les processus actuels qui meuvent les localités.

1. Les grands modes d'urbanisation au Sahara

Nous les aborderons ici à travers le critère quantitatif le plus simple, celui des strates urbaines. Si l'on admet qu'il ne peut y avoir place au Sahara pour des métropoles, et que les seuils à retenir ne sont pas forcément ceux en usage dans le Nord, on peut répartir les localités existantes en trois classes : grandes villes, villes moyennes, petites villes.

Les grandes villes se trouvent de présenter dans le Sahara algérien une individualité marquée, avec un profil typé : villes de 100 000 habitants, chef lieu de wilaya, faisant figure de micro-capitale régionale comportant l'essentiel des équipements et services qu'un habitant est en droit d'attendre d'une grande ville. Sept villes répondent à cette définition, définissant une classe très homogène (70 000 à 128 000 habitants au recensement de 1987). Les unes, telles Béchar, Laghouat, Ghardaïa, Ouargla, dominent très fortement un territoire peu structuré, dans

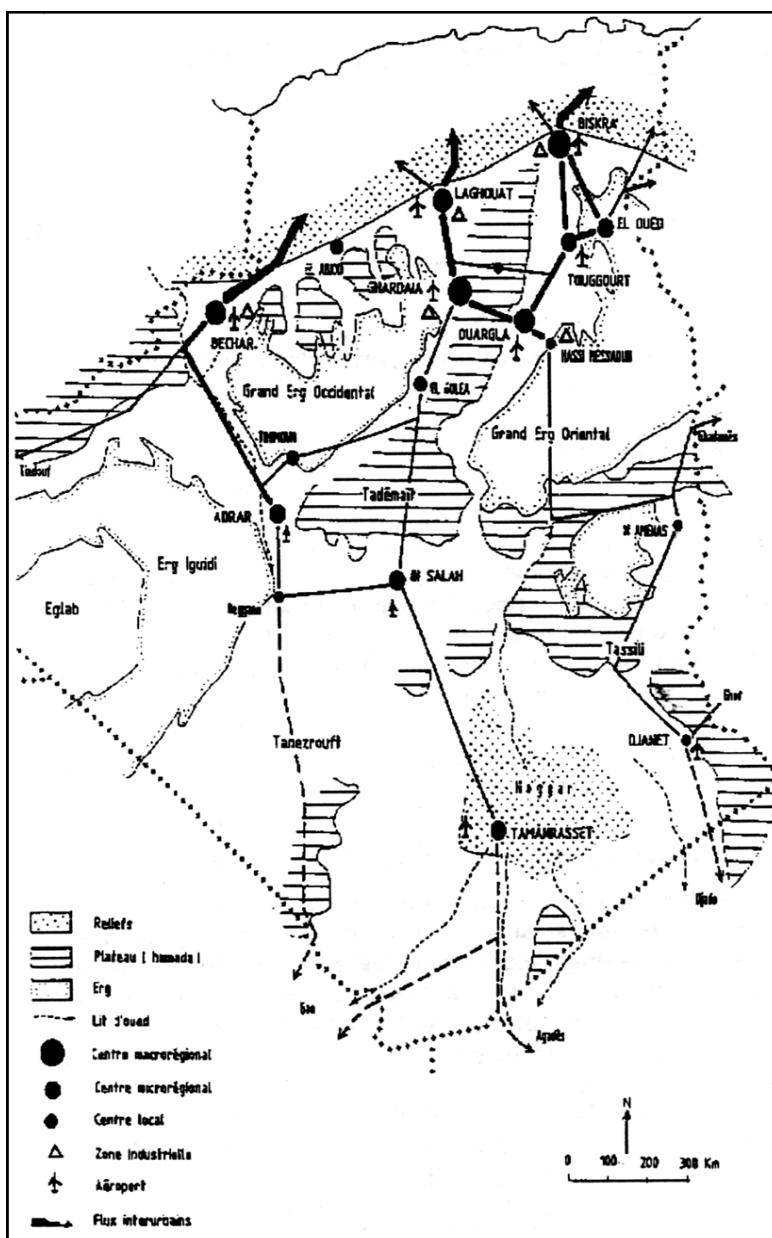


Fig.n°1

lesquelles elles font un peu figures de capitales dans un espace vide. D'autres, et c'est le cas pour Biskra, Touggourt, et El Oued, émergent chacune d'une région beaucoup plus structurée, dans laquelle elles s'appuient sur des relais, et dont elles coiffent la hiérarchie.

Les villes moyennes (entre 20 000 et 35 000 habitants au recensement de 1987), n'ont généralement accédé au rang urbain que depuis une date récente. La plupart correspondent à des positions isolées au sein du territoire saharien - Guerrara, El Menia, Tamanrasset - qui n'ont pu permettre l'épanouissement d'une grande ville par suite de la vacuité de l'espace. Seules quelques unes servent de relais à une grande ville (Tolga vis à vis de Biskra, Mraïer vis à vis de Touggourt), voire exceptionnellement de tête pour une région organisée en réseau villageois : c'est le cas d'Adrar, qui fait figure de capitale peu développée (28 000 hab.) d'une région étoffée et multiple (le Touat).

Enfin, existe une catégorie de petites localités - petites villes ou centres infra-urbains - ayant de 3000 à 15 000 habitants. Leur trait commun est d'être nombreuses, de constituer un continuum statistique, d'être encore mal dégagées de la gangue rurale, de vivre sous nos yeux le passage du rural à l'urbain.

Donc, trois strates urbaines. Mais en fait, deux éléments forts. La courbe de distribution du rang selon la taille (cf. fig n°2), montrant la distribution de l'ensemble des localités sahariennes classées par ordre hiérarchique décroissant d'effectif de population, met en évidence deux phénomènes :

- l'existence de ruptures marquées dans cette courbe de fréquence, le passage d'une strate à l'autre présentant un hiatus (très marqué entre grandes et moyennes villes).

- la faiblesse de la strate villes moyennes, par rapport à l'homogénéité d'une strate de grandes villes fortes de ses 7 unités, et à l'ampleur de la strate des petites villes fortes du grand nombre de ses unités (63, telles que définies statistiquement).

Grandes villes contre petits centres, faiblesse du niveau intermédiaire, telle apparaît schématiquement l'urbanisation actuelle du Sahara algérien. Phénomène qui, en première analyse, apparaît comme pleinement saharien, puisque les territoires voisins se présentent comme également structurés en grandes villes de l'ordre de 100 000 habitants (Layoune, Gabès, Sebha), et en réseaux de petits centres.

2. Pourquoi ces deux types opposés ?

Faut-il chercher dans la spécificité du monde aride une structure qui ferait communiquer directement niveaux supérieur et inférieur de la hiérarchie en faisant l'économie des strates intermédiaires ?

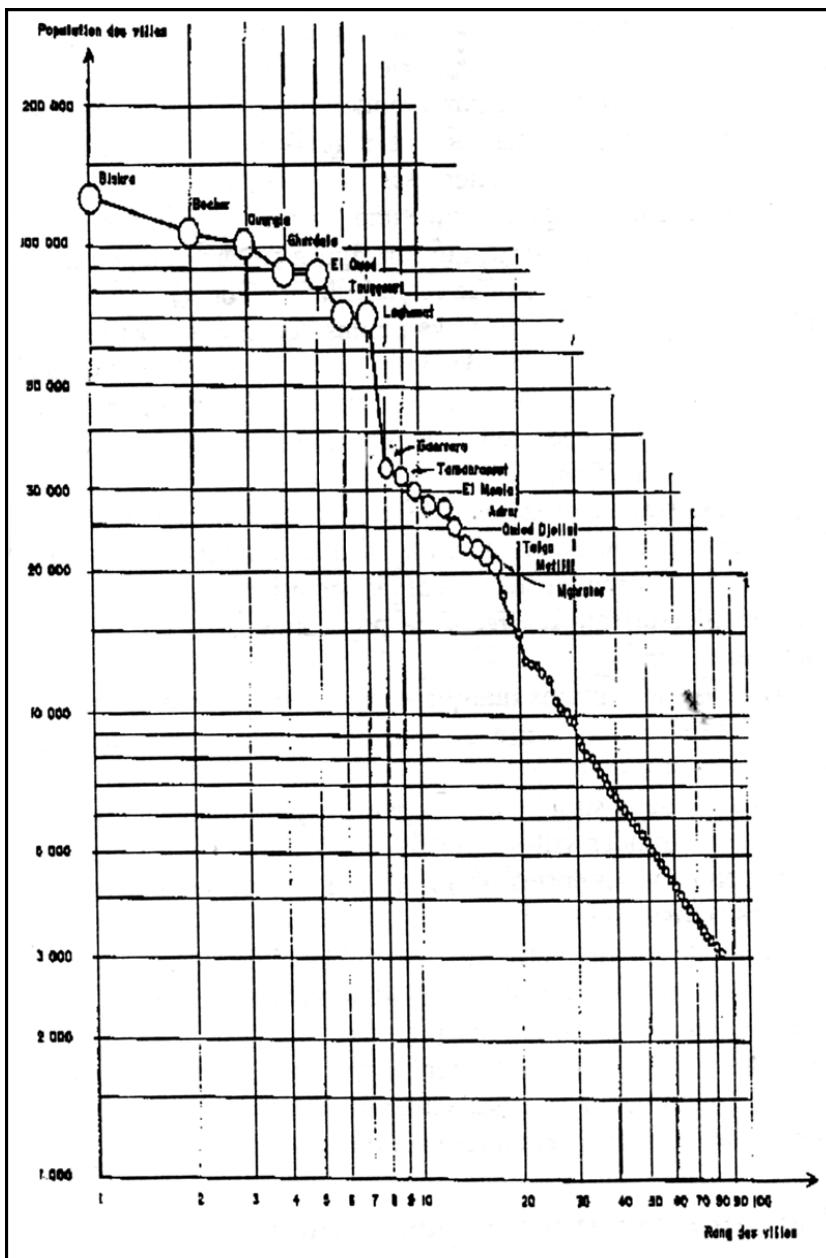


Fig. 2

La clef n'est-elle pas plutôt dans les différenciations territoriales du Sahara, qui feraient que l'on ait ici un type, ailleurs un autre ? Les deux modes d'urbanisation sont trop opposés pour ne pas répondre à de grandes constantes inscrites dans le territoire et l'histoire du Sahara. En effet, les grandes villes actuelles sont nées du rôle de relais importants sur les routes transsahariennes. Béchar, Laghouat, Biskra, constituent les trois portes du Sahara algérien, disposées en une belle géométrie en position de commandement sur les routes ouest, centre, et est du Sahara. Ghardaïa et Ouargla ont été deux plaques tourmantes du commerce transsaharien, Ouargla et Touggourt ont été capitales de royaumes aux époques précoloniales, Laghouat capitale des Territoires du Sud à l'époque de l'administration militaire française. Ce sont des centres de tradition urbaine, la morphologie de leur ksar l'atteste.

Autrement dit, ce sont, en pays nomade, des centres de relais et de commandement, organisant les relations commerciales, politiques, militaires. Par la suite, l'évolution des 19ème et 20ème siècles entraîne à la fixation de la plupart des nomades, ceux-ci s'établirent tout naturellement aux portes de ces centres qu'ils avaient dominés et qu'ils connaissaient. Ouargla, comme Béchar, se gonflèrent de populations nomades, et atteindrent une taille sans commune mesure avec les disponibilités locales en sol et en eau.

A l'inverse, les petits centres sont nés sans rapport - direct - avec l'espace relationnel, mais comme lieux d'agro-systèmes, c'est-à-dire de centres agricoles liés aux disponibilités en sol et en eau. Celles-ci, commandées par les conditions géomorphologiques, homogènes dans un espace donné, n'ont pas donné naissance à des créations isolées, mais à des groupements d'oasis : une trentaine dans les Ziban, une cinquantaine dans l'Oued Rhir, une centaine dans le Gourara, le double dans le Touat. A l'époque récente, ces réseaux villageois ont vu leurs effectifs gonflés par la croissance démographique, et leurs équipements pris en charge par l'Etat. Parmi eux, des différenciations progressives ont fait émerger de petites villes (parfois même des villes moyennes).

Ainsi, schématiquement, grandes et petites villes correspondent à deux types de territoires différents : les premières à l'espace nomade, les secondes à l'espace paysan. Spatialement, elles ne coïncident pas, sauf lorsqu'il y a eu superposition des deux fonctions (Biskra et les Ziban, Touggourt et l'Oued Rhir).

Dans ces deux espaces, et leur logique rigoureuse, il n'y a guère de place pour des villes moyennes. Celles-ci sont nées dans des territoires nomades lorsque la traîne humaine y était trop ténue pour donner naissance à une grande ville (Hoggar). Ou ont émergé en milieu d'un réseau villageois, lorsque celui-ci a «trop bien» réussi (Tolga dans les Ziban) et qu'il a nécessité une stratification plus élaborée.

3. Les enjeux de la micro-urbanisation

Le Sahara que l'on croit souvent figé est le lieu de mutations rapides, souvent spectaculaires. Celle qui nous retient ici est la transformation des localités rurales de cet espace par une urbanisation diffuse et multiforme, que l'on peut appeler micro-urbanisation.

A certains égards, les centres ruraux sahariens connaissent les mêmes mutations que celles vécues à travers tout le pays. Du point de vue taille, ils ont vu leurs effectifs gonfler rapidement, par croît naturel (et éventuellement déplacements à partir de centres plus petits), au point de quasiment doubler en une décennie. Du point de vue morphologique, le parpaing remplace la brique de toub, les constructions se surélèvent, les localités éclatent hors de leurs vieux murs, et glissent vers les routes. Sur le plan économique, la proportion d'agriculteurs se réduit considérablement (elle ne dépasse souvent pas 20 % aujourd'hui), les palmeraies ne sont plus qu'un revenu d'appoint, la tertiarisation des activités s'affirme. Sur le plan fonctionnel, tous les centres bénéficient de la route, de l'électricité, de l'école, de commerces, de certains équipements de niveau plus élevé, et ils jouent un rôle de desserte et d'attraction sur le plat pays. Enfin, dans ces localités, ce sont tous les modes de vie urbains qui progressivement pénètrent, par mille canaux, à travers les modes alimentaires et vestimentaires, la façon de construire, l'utilisation de postes T.V ou de véhicules particuliers. Ce passage du rural à l'urbain, insensible et puissant à la fois, a souvent été décrit.

Mais il prend une dimension particulière en territoire saharien. Car ici le village n'est pas isolé, ou rattaché directement à une ville. Il fait partie d'un ensemble de villages, disposés en grappe, proches spatialement, morphologiquement, humainement. L'on est, en territoire saharien, en présence de réseaux villageois, qui ont une forte unité historique, relèvent des mêmes groupes humains, fonctionnent de façon homogène : tel est le cas des réseaux de l'Oued Rhir, du Souf, des Ziban, du Gourara, du Touat, de la Saoura.

Les décennies récentes ont entraîné dans ces entités deux évolutions qui, au lieu de les disloquer, les ont renforcées : d'une part la création d'un réseau routier interne dense, d'autre part une hiérarchisation des centres les uns par rapport aux autres. L'on a désormais toute la gamme des tailles et des fonctions, du village au bourg et à la petite ville. Ainsi, à la dynamique propre à la société civile, l'Etat a ajouté des éléments induisant spécialisation, complémentarité, échanges, relations multiples.

Le Souf est un bon exemple de ces réseaux villageois (cf. fig. n°3) : il comprend une soixantaine de centres ruraux, tous distants de 3 à 5 km des voisins, tous reliés aujourd'hui par un réseau de routes rurales qui dessinent un véritable maillage.

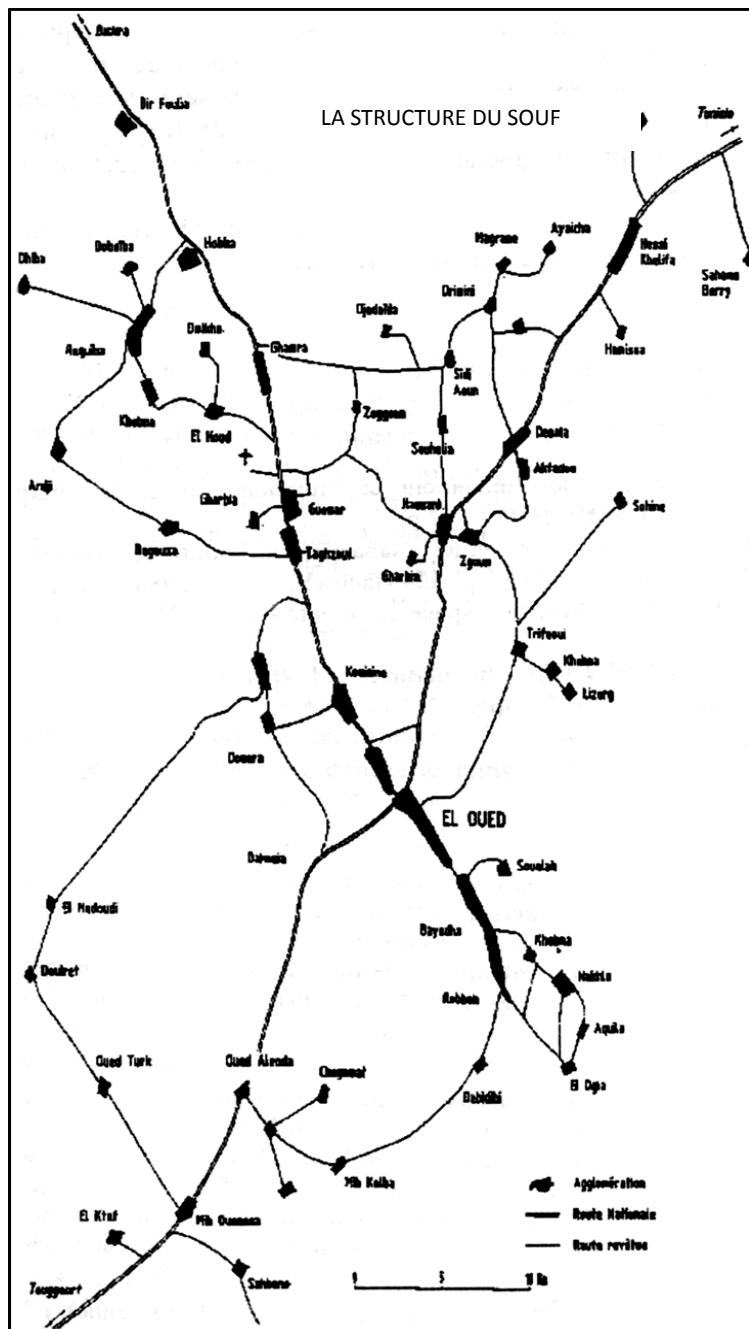


Fig. n°3

L'on comprend dès lors pourquoi il est intéressant d'analyser la distribution des centres dans son continuum, de saisir les centres infra-urbains au même titre que les petites villes

C'est à travers l'ensemble de ce réseau de centres que transitent les impulsions émanant des pouvoirs publics, c'est à travers lui que remontent les dynamiques des populations locales. Une forme nouvelle de territorialité s'instaure là. Le Touat ou le Gourara n'ont pas eu besoin de se doter d'une forte capitale ; et Si El Oued a atteint son effectif actuel, ce n'est que par agglomération de villages adjacents.

Autrement dit, la micro-urbanisation, lorsqu'elle s'appuie sur la structure solide de réseaux villageois, peut permettre de faire l'économie de grandes villes, dont le poids est pesant au sein de territoires peu peuplés, et la gestion délicate en milieu aride fragile. Une analyse similaire pourrait être menée sur les réseaux villageois du domaine kabyle, et aboutirait à la même conclusion.

Il y a là un enjeu pour l'urbanisation en Algérie, et une pierre d'attente pour l'aménagement du territoire.

Références

- BISSON, J.- Développement et mutations au Sahara maghrébin - Orléans - Tours, CRDP, 1995.- 172 p.
- BISSON, J.- Les villes sahariennes, politique volontariste et particularisme régionaux.- Maghreb-Machrek, n°100, 1983.- p.p. 25-41.
- COTE, M.- L'Algérie, espace et société.- Paris, Masson-Conn, 1990. - 252 p.
- FONTAINE, J.- Les populations sahariennes.- Tours, Les Cahiers d'URBAMA - n°12, 1996.- p.p. 33-44.